

Un plateau de rêve

François Brunet

Volume 42, numéro 1 (247), février 2000

Sur un plateau

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32643ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brunet, F. (2000). Un plateau de rêve. *Liberté*, 42(1), 72-77.

FRANÇOIS BRUNET

UN PLATEAU DE RÊVE

Une bonne nuit de septembre 75, à deux heures du matin, alors que Claude et moi étions en train de baiser, oui, de baiser, le téléphone de tante Rita a sonné. C'était un constable de la Sûreté du Québec, qui nous annonçait l'accident « fatal » du père de Claude, sur la route, s'en revenant du golf. Parlez d'une débandade. Oui, débandade. Coïtus interruptus. Tout de suite nous avons couru chez la maman de Claude, à quelques centaines de mètres de chez Rita, pour trouver cette femme effondrée, défaite, tremblante dans son châte qui ne réussirait plus jamais à la réchauffer.

À cause de cet accident-là, et à cause de tout le reste, la vie s'est poursuivie pour nous sur le Plateau. Nous sommes restés dans l'entourage de la mère de Claude, nous avons ouvert ce café qui existe encore aujourd'hui, vingt ans plus tard, tout près du snack-bar qui avait cessé d'être celui des parents de Claude, désormais le snack-bar de sa mère. Sans trop le savoir, nous venions de nous implanter profondément dans la vie quotidienne du Plateau. Avec ses gens qui entrent chez vous sans que vous les ayez invités, qui vous racontent d'eux ce qu'ils veulent, quand ils le veulent, de la manière qu'ils veulent bien, sur un ton tendre ou agressif, avec pudeur ou sans gêne, par des mots ou par des gestes, par leur façon de commander leur bol de café. Ces gens qu'on trouve beaux ou laids, agréables ou détestables, intelligents ou cons, au fil des jours, des ans. J'ai appris à fermer ma

grande gueule, au fil des ans, parce que c'est meilleur pour le commerce. J'ai appris à voir sans m'exclamer, à entendre sans me révolter, à ressentir sans que ça paraisse, parce que c'est meilleur pour le commerce. À être effondré et à répondre ça va bien. À passer pour un pilier et une référence stable alors que, on le sait bien, tout prend fin tôt ou tard. La seule constance qui m'habite est celle de ma fragilité. Ma référence est ma peur. Peur insoutenable d'enfiler les salopettes d'adulte gagnant sa vie jusqu'à ce que mort s'ensuive. Peur d'endosser mes rôles : patron de café, gai vieillissant qui a été jeune, hier. Voir tout s'en aller, partir au vent, s'étonner presque de ceux qui sont encore là. Peur de l'avidité qui mène le monde, surtout à sa perte. Mais je plains quand même ceux qui ne savent pas qu'ils ont peur.

Les gens du Plateau, ils entrent chez moi depuis vingt ans. Ils sont mon gagne-pain. De post-hippies et d'After Stonewall gros consommateurs de luzerne, ils sont graduellement devenus performants branchés au cellulaire et à l'ordinateur portatif. Ils n'ont pas le choix. C'est ça ou crève. Je suis comme eux. Je n'ai pas le choix. Comment définir cette population dont je suis ? Rêve brisé dans le cocon du confort, du civisme, du raffinement des mœurs, de la tolérance, je dirais presque à la britannique. Comme le cellulaire a remplacé la luzerne, les Saab et les BM remplacent de plus en plus les bazous. Depuis vingt ans ils me disent ce qu'ils veulent bien me dire, les gens du Plateau. Mais quand ils disent, de plus en plus ils disent la désillusion, comme tout le monde, comme tout le monde ils disent le mal-être de savoir de moins en moins pourquoi se battre et contre quoi se battre. Où est l'ennemi, sinon partout et nulle part, détruisant et attaquant où bon lui semble et quand bon lui semble ? C'est une chose beaucoup plus vaste que le Plateau. C'est une conspiration mondiale qui a sacrifié l'espoir sur l'autel de l'avidité. Le voudrions-nous ? nous ne pour-

rions plus nous passer du cellulaire. Le voudrions-nous ? nous n'aurions plus les moyens de nous révolter. Nous révolter pour vrai. Dire non, ce n'est pas pour ça que je suis venu ici, sur la Terre, sur le Plateau Mont-Royal, pour la vaniteuse et inutile tentative d'organiser le chaos avec des cellulaires, une autoroute électronique. Ne pas vouloir ça fait de nous les nouveaux dinosaures, les nouveaux analphabètes, individus isolés et blessés, chacun dans son coin, conformément aux prescriptions de la conspiration du silence. Ce qu'il nous reste, ce qu'ils nous ont laissé : le look branché, si on a moins de quarante ans. Il nous reste le Jane Fonda Workout, si on veut prolonger le bonheur jusqu'à cinquante-cinq ans, la créatine et le DHEA pour stimuler les érections. Sur le Plateau, on a les moyens. Et puis, on s'alimente bien. « Huile-d'olive-extra-vierge-pressée-à-froid-première-pression », Montignac pour les endomorphes diabétisants, Joe Weider pour la poignée de chanceux mésomorphes beaux comme des dieux de l'Olympe en dessous de quarante ans, consommateurs avertis, spéculateurs informés, rapport qualité-prix et tout ce qui s'ensuit. D'ailleurs, avec la concurrence sauvage qui s'est installée partout, on est au paradis du consommateur. Si jamais tout ça vous donne la nausée, le vertige, l'impression que vous allez perdre la carte, que vous êtes en chute libre dans un vide sans fond, l'industrie pharmaceutique a mis au point pour vous une nouvelle génération d'anti-dépresseurs. Ils atténuent la peur, remplacent la révolte devenue un crime, étouffent le cri rédempteur, apaisent, voire endorment. Tout n'est qu'affaire de biochimie, on le comprend de mieux en mieux. J'ai déjà pensé que la peur prenait fin. Reste-t-il des gestes utiles, qui viendraient à bout de la peur ? Tout n'est que rendez-vous manqués. À peine le temps d'un rêve que déjà on se réveille. Déjà on se réveille, avec la journée. Y a-t-il des gestes utiles ? Celui qui le demande n'existe même pas, juste une

illusion avec la peur comme preuve de son existence. Il y a des rêves où je m'envole.

Ma mère me parlait de ce jour, quand elle était petite fille, où on avait ouvert un passage, rue Papineau, sous la voie ferrée de la rue Saint-Grégoire. C'était comme un accès vers le « Nord », la campagne où, « de l'autre côté de la track », il n'y avait à peu près que des champs et des vaches pour les brouter. Aujourd'hui, le long de la track Saint-Grégoire, on veut construire des condos de luxe. Cinq cent cinquante condos, à côté de la track. Tout, n'importe quoi pour être un résidant du Plateau. Ah, c'est vrai qu'il est aimable, le Plateau. Avec ses belles filles, ses beaux gars racés, sexés. Le sera-t-il encore longtemps ? Avec ses boutiques sympathiques, son Quai des Livres, sa Maison Cakao où on fait le meilleur chocolat au monde. Avec Max le nettoyeur, ceux du Croissant Doré, de la Dorade Rose, ces gens vrais et sans prétention qui ne demandent qu'à survivre et à vivre, sans nuire aux autres. Mais il n'y a plus de terrains vagues sur le Plateau, pour construire de nouveaux condos. Il ne reste que la track Saint-Grégoire. Then, track Saint-Grégoire it will be. Un point c'est tout.

Peur des gens avides. Il y en a beaucoup. Ce n'est pas de la mort dont j'ai peur, c'est de la vie dans cette conscience-là. Peur des gestes prétendus utiles des bâtisseurs, des spéculateurs, des entrepreneurs qui ne viendront jamais à bout de la peur, surtout pas de la leur, qu'ils ne connaissent même pas. Peur de ceux qui sont honorés pour leurs performances, peur des satisfaits, de ceux qui ont accompli leur devoir. Peur de ceux qui ne se savent pas perdus, utiles à rien. C'est pour ça que souvent je me réveille dégoûté le matin. Dégoûté d'être arraché à mes rêves, de me réveiller encore dans cette conscience-là. Peur de disparaître ? Jamais ! Mais peur de croire à mes peurs quand je me réveille le matin. Disparaître pendant la nuit. Disparaître à l'illusion de la peur. Renoncer à vouloir, et de là être dissous dans le présent.

L'autre nuit dans un rêve, il n'y a pas si longtemps, j'étais dans un autobus, avec cette femme non identifiée, mais qui semblait être une grande amie. L'autobus a tourné à gauche vers l'ouest, au coin d'Émile-Duployé et de Rachel. Nous entrions dans le Plateau en fête. C'était une version de la réalité du Plateau revue et corrigée, une fête sans motif. Le décor n'était rien d'autre que ses propres habitants, ce beau monde du Plateau, à la beauté magnifiée par les générosités imaginatives d'une âme abandonnée à son rêve. Ils s'étaient costumés, ils s'étaient teint le corps d'argent, d'or, de blanc, s'étaient coiffés de plumes, s'étaient accrochés aux lampadaires, enlacés presque les uns dans les autres. Ils étaient tous presque nus, hommes et femmes. Tous beaux, merveilleux. Il y en avait partout, aux cadres des fenêtres, disposés en sculptures vivantes et différentes à chaque fois, me regardant passer et me saluant avec amitié et respect. Chaque rue que nous traversions avait son thème. Je me souviens entre autres d'une rue aux torsos nus dorés, d'une autre aux crânes rasés. Étonnant mélange d'érotisme et de pureté, comme il ne s'en fait pas dans le monde éveillé, évocation lumineuse de la sensualité qui règne sur le Plateau.

À la fin de la fête, il y eut cette rencontre, dans un immense local de l'avenue Mont-Royal. Une rencontre genre Rave. Mais j'étais arrivé trop tard. J'étais à la fois désolé et ravi de ce retard. Désolé parce qu'il semblait y avoir eu de mémorables échanges sexuels avec les plus beaux gars du monde, ravi d'avoir pris le temps de prendre mon temps, dans ces rues imprégnées de fête et d'amour. Le merveilleux film se termine sur moi ravi, rentrant à la maison par l'avenue Mont-Royal, à la fois rempli de ce que j'ai fait et de ce que j'aurais pu faire, nourri et béni, comme si le conflit n'était qu'une réalité inhérente au fait du monde éveillé. À l'illusion du monde éveillé. Je ne sais plus. Peut-être alors un fait et une illusion coexistant sans conflits.

D'autres nuits, parfois, c'est la rue Laurier que je vois. Magnifiée, embellie, parfaite. Ni trop chaud ni trop froid, jamais d'hiver. Il règne une égalité imprégnée d'amour, doucement balayée par une brise tiède, comme juste avant que le soir tombe sur la mer des tropiques. Mais c'est la rue Laurier, avec ses restaurants magnifiés, sans murs, ouverts aux quatre vents, ses palmiers qui balancent leurs palmes au-dessus des toits sans murs et ses êtres humains partout, qui n'attendent rien de plus, rien de mieux que d'être là. Palmes des palmiers, au-dessus de restaurants somptueux. Passants qui passent sans classe sociale, seuls avec leur bonheur secret. Ils s'assoient à une table d'un de ces restaurants sans murs. Il semble que ce soit le soir. Mais il fait tellement clair qu'on ne sait pas. Tellement clair qu'on voit leur âme à travers leur corps. Ils se commandent à boire ou à manger, se regardent les uns les autres. On est parmi eux, ravi. Et puis on se réveille, rue Laurier, avec la journée à faire, isolé chacun dans son rêve brisé.